

THÈSE

416

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

présentée par

Emile - Jean KERVELLA

Né le 16 avril 1883, à Daoulas (Finistère)

La Vie et l'Œuvre de Bichat

(1771 - 1802)

Président : M. le Professeur LENORMANT

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE

MARCEL VIGNÉ

13, Rue de l'École-de-Médecine, 13

1931

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

présentée par

Emile-Jean KERVELLA

Né le 16 avril 1883, à Daoulas (Finistère)

La Vie et l'Œuvre de Bichat

(1771 - 1802)

Président : M. le Professeur LENORMANT

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE

MARCEL VIGNÉ

13, Rue de l'École-de-Médecine, 13

1931



I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	GREGOIRE
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	N. LENORMANT
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFNEAU.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale ..	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
Clinique de la Tuberculose	Léon BERNARD.
Clinique chirurgicale	DELBET.
	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeur sans chaire	MAUCLAIRE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

LAJOUANINE	Neurologie et Psychiâtr.
AUBERTIN	Pathologie médicale.
BENARD (Henri)	Pathologie médicale.
BINET	Physiologie.
BROCQ	Pathologie chirurgicale.
BRULÉ	Pathologie médicale.
CADENAT	Pathologie chirurgicale.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHABROL	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
DE GAUDART D'ALLAINES	Pathologie chirurgicale.
DOGNON	Physique.
DONZELOT	Pathologie médicale.
ÉCALLE	Obstétrique.
FEY	Urologie.
GARNIER	Pathologie expérimentale.
GASTINEL	Bactériologie.
GATELLIER	Pathologie chirurgicale.
GIROUD	Histologie.
HARVIER	Pathologie médicale.
HOVELACQUE	Anatomie.
HUTINEL	Pathologie médicale.
JOANNON	Hygiène.
LABBÉ (Henri)	Chimie biologique.
LAROCHE (Guy)	Pathologie médicale.
LEMAITRE	Oto-rhino-laryngologie.
LEROUX	Anatomie pathologique.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
LIAN	Pathologie mentale.
MERCIER (Fernand)	Pharmacologie.
MONDOR	Pathologie chirurgicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Pathologie chirurgicale.
MOURE	Pathologie chirurgicale.
MULON	Histologie.
OBERLING	Anatomie pathologique.
OLIVIER	Anatomie.
PIEDELÈVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
QUÉNU	Pathologie chirurgicale.
RICHTER Fils	Physiologie.
SEZARY	Dermatologie et syph.
	graphie.
VALLERY-RADOT (Pasteur)	Pathologie médicale.
VAUDESCAL	Obstétrique.
VELTER	Ophtalmologie.
VERNE	Histologie.
VIGNES	Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

BUSQUET	Pharmacologie.
GUÉNIOT	Obstétrique.
LEQUEUX	Obstétrique.
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
DEMELIN	Histologie.
ZIMMERN	Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.

ALGLAVE	Clinique chirurgicale.
AUVRAY	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE	Clinique médicale.
LE LORIER	Clinique obstétricale.
LÉRI	Clinique médicale.
MOCQUOT	Clinique chirurgicale.
PROUST	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ	Clinique chirurgicale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

MAUCLAIRE, prof ^r	} Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	
CHAILLEY-BERT	Stomatologie.
LEDoux-LEBARD	Education physique.
WEILL HALLÉ	Radiologie clinique.
	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA FEMME

AU MEILLEUR DES AMIS

Le Docteur Emile QUEMÉNER

Médecin commandant des Troupes Coloniales

En reconnaissance.

MEIS ET AMICIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur CH. LENORMANT

Professeur de pathologie chirurgicale

Chirurgien de l'Hôpital de la Pitié

Officier de la Légion d'Honneur

*Qui nous fait le grand honneur de pré-
sider cette thèse.*

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX

DE RENNES ET DE PARIS

PREFACE

Il est peu de grands hommes dont la vie et l'œuvre aient été retracées aussi souvent que celles de Bichat. C'est qu'il appartient, comme le disait Tillaux, au très petit nombre de ceux « dont la gloire grandit avec le temps et qui planent comme un point lumineux aux yeux de la postérité éblouie ».

Mais, chose curieuse, aucun candidat n'a jamais consacré sa thèse inaugurale au créateur de l'Anatomie générale. Ce qu'aucun n'a osé, nous l'entreprenons aujourd'hui, cent soixante ans après la naissance de Bichat. Quelques documents inédits nous ont donné l'idée de ce travail, et les conseils, les suggestions du Docteur Maurice Genty nous ont encouragé à le poursuivre.

Nous en connaissons les imperfections; elles auront pour excuse notre intention : apporter l'hommage de la génération actuelle au jeune anatomiste qui a renouvelé la science par ses conceptions aussi grandioses que fécondes et à celui qui fut, avant Pasteur, le plus illustre représentant de la médecine française.



Portrait de Bichat

(*Anatomie Générale*, éditions de 1821 et de 1830.)

CHAPITRE PREMIER

LES ANNÉES D'ENFANCE

(1771-1790)

Comtois ou Bressan. — Les ancêtres. — La maison natale. — Au collège de Nantua.

Marie-François-Xavier Bichat naquit le 14 novembre 1771 à Thoirette. Ce petit village de 240 habitants (386 aujourd'hui), situé sur la rive droite de l'Ain, dans un site pittoresque que dominant les rochers de Thoire, faisait alors partie de la province de Bresse; il a été compris dans le département du Jura en 1790. C'est ce qui explique que les deux départements de l'Ain et du Jura se soient disputé l'honneur d'avoir vu naître Bichat.

En réalité, tous deux peuvent le revendiquer. Le Docteur Coquerelle (13) au cours de ses recherches sur les ascendants de Bichat, avait retrouvé cette famille, dans les archives de Poncin, à partir de 1687; pareille enquête menée à Thoirette ne lui ayant donné aucun résultat, il en concluait que les Bichat étaient bien ori-

ginaires de Poncin et par conséquent bressans. Les recherches effectuées à Thoirette avaient été quelque peu superficielles, car, en 1905, le Docteur Maurice Genty (18) compulsant avec M. Rayrolle les vieux registres de cette commune (les plus anciens remontent à 1682) a trouvé, dès 1682, des Bichat installés à Thoirette, y habitant pendant tout le XVIII^e siècle et allant prendre femme dans la région; l'arrière-grand'mère de Bichat était une Anne-Françoise Jourdain, d'Arinthod, en Comté; c'est assez pour admettre que Bichat était de souche aussi franc-comtoise que bourguignonne. Si d'ailleurs on évoque le souvenir de Bichat dans le paysage de Thoirette ou sur la route de Poncin à Nantua, comme le faisait son élève Lagneau (40) en se rendant à l'armée d'Italie, nulle part on ne retrouve dans ces lieux pittoresques qui virent naître, grandir Bichat « la morne tristesse » dont parle Quinet à propos de la plaine de Brou. Et l'on est amené à voir dans Bichat une plante de souche jurassique, qui a germé et grandi sur deux sols que des limites factices séparent, mais que la nature réunit.

Jean-Baptiste Bichat, père de Xavier, fils de Claude-François, bourgeois de Thoirette, après avoir étudié la médecine à Montpellier, était venu l'exercer à Poncin, chef-lieu de canton de 2.000 habitants. Il y avait épousé sa cousine germaine Jeanne-Rose Bichat; de leur union, ils eurent quatre enfants et François-Xavier fut le premier.

Ce n'est point par hasard, comme on l'a prétendu, que Bichat naquit à Thoirette. Son grand-père y habitait; son père y faisait de fréquents séjours, ainsi que l'attestent les registres de baptême où il est plusieurs fois mentionné comme parrain.

Les Bichat avaient là un assez vaste domaine, prés, vignes, dispersé aujourd'hui. Mais leur maison existe encore. Elle est sise la dernière, tout en haut du vieux Thoirette; on y accède par un chemin bordé de vieilles maisons et de vergers ombragés de noyers; la petite église, celle où Bichat fût tenu sur les fonts baptismaux, a disparu; mais la fontaine, alimentée par la source où Bichat fut, dit-on, baigné après sa naissance, chante toujours sa vieille chanson.

C'est une humble maison, comme toutes celles qui existaient dans cette région au siècle dernier. Elle n'a qu'un étage. Au-dessus de la porte d'entrée se trouve un buste de l'auteur de l'*Anatomie générale* et une plaque commémorative qui rappelle, à tort, le 11 novembre (au lieu du 14 novembre) comme date de naissance de Bichat. Deux marches donnent accès dans une cuisine qui a conservé son air antique et possède, dans la cheminée, une plaque portant le nom de Claude Bichat, avec la date 1740. En haut, ce sont les chambres. On peut voir encore le lit où naquit Xavier Bichat, la chambre qui entendit ses premiers vagissements. Deux fenêtres l'éclairent; de l'une la vue s'étend sur les maisons du village et sur la vallée de l'Ain; l'autre s'ouvre

sur une cour étroite que la montagne toute proche domine (20).

Conservée pendant près d'un siècle par la famille Pinard, cette maison a été acquise récemment par un médecin, le Docteur Maurice Genty, qui l'entretient pieusement en y groupant les souvenirs, les documents qu'il a pu réunir sur Bichat.



Les premières années de Bichat ne présentent rien de bien saillant. La légende qui le représente comme un anatomiste-né, raconte que, dès l'âge de sept à huit ans, il s'amusaient déjà à disséquer des chiens et des chats. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on l'envoya en 1781 au collège de Nantua, alors dirigé par les Joséphistes. Ses parents qui avaient des principes très religieux et opposés aux idées nouvelles, le retirèrent de ce collège, alors qu'il était en rhétorique, parce que le directeur avait prêté serment de fidélité à la constitution civile du clergé (5).

Pendant tout le temps qu'il passa dans ce village, où il fut le condisciple de Sérullas, Bichat se fit remarquer par sa grande facilité au travail et remporta constamment tous les prix. Son frère a raconté, à propos de ce séjour à Nantua, une aventure qui faillit avoir des suites tragiques. Un jour que les élèves étaient à la promenade, une énorme masse de pierre se détacha des



Maison natale de Bichat, à Thoirette (Jura)

sommets rocheux qui dominant le lac. Entre les montagnes et ce lac il n'y a que l'espace de la grande route de Lyon à Genève. Les élèves, qui suivaient cette route se mirent à fuir à droite et à gauche; Bichat n'en eut pas le temps et le rocher, dans un bond, passa à environ trois pieds au-dessus de sa tête (5).

Le jeune collégien venait passer ses vacances à Poncin, avec son frère unique, qui quoique plus jeune, était au collège avec lui. Sa distraction préférée était la pêche à la ligne. La chasse avait pour lui moins d'attrait et, quand il rapportait quelque gibier, il s'enfermait, dit-on, dans sa chambre pour le disséquer. Le jeune homme employait aussi ses vacances à herboriser; quelquefois il accompagnait son père dans ses courses. Au milieu de septembre, on se mettait en route pour aller vendanger. Après avoir gravi la longue montée, si pittoresque, de Cerdon, on gagnait Thoirette par Nantua, Izernore et Matafelon. Il ne fallait pas moins d'une grande journée pour faire ce trajet qui aujourd'hui, par une nouvelle route qui suit la rivière d'Ain, ne demande guère plus d'une demi-heure d'automobile.

Fin septembre, toute la famille regagnait Poncin, et le jeune collégien reprenait à Nantua la vie monotone de l'internat avec ses heures d'études et de récréation sonnées par l'horloge de la vieille église romane.

Existence un peu austère, avec pour toutes distractions les promenades du jeudi et du dimanche, tantôt dans la gorge âpre des Neyrolles, tantôt sur les rives

du lac où se reflètent les pentes escarpées du Mont-Daim. De cette enfance au milieu des montagnes, Bichat a-t-il retenu quelque chose et cette gravité précoce qui le distingua plus tard, cette expression de tristesse méditative qui plissait son front lui était-elle restée gravée comme une marque de la mélancolie des lieux, alors que tout adolescent, il voyait la détresse de l'internat doublée par celle du paysage, et au-dessus du mur du collège, l'enceinte infranchissable des cimes rocheuses et grises? Ou plutôt, cette figure songeuse reflétait-elle les occupations d'un esprit averti de bonne heure, et dès les premiers pas, renseigné sur les hommes par ce qu'en rapportait son père au retour de ses courses aux malades, quand il déplorait l'ingratitude récoltée et les déboires de la profession?

Comme le dit le Docteur Charles Fiessinger qui se pose la question (15), toutes circonstances agissent sur une âme sensible. Les plus éphémères et les plus insignifiantes y impriment leur trace. Seulement il est impossible, dans le résultat d'ensemble qu'elles dessinent, de déterminer la part d'appoint de chacune d'elles, tellement la fusion s'opère entre les impressions héréditaires liées à la nature intime de l'individu et celles qui lui viennent du dehors.

Élevé sévèrement, Bichat avait en mains toutes les armes pour réussir sa trouée : la persévérance, la flamme, la promptitude à comprendre, et par-dessus tout, l'aiguillon de la réussite indispensable. Son père, pra-

ticien de campagne peu fortuné, lui avait donné l'exemple du labeur journalier et lui avait appris à se contenter des joies simples qu'il comporte quelquefois. Un pareil exemple est souvent à l'origine des grandes destinées.

CHAPITRE II

A LYON ET À BOURG

(1790-1794)

Au séminaire Saint-Irénée. — Elève de Marc-Antoine Petit. — La journée du 29 mai 1793. — Avant le siège. — Chirurgien de 3^e classe à l'hôpital de Bourg. — Le retour à Poncin. — Départ pour Paris.

En 1790, Bichat fut envoyé à Lyon où son oncle Buisson tenait une librairie fort achalandée; il entra au séminaire de Saint-Irénée dont le supérieur était le P. Bichat et fut encore, en philosophie et en physique, l'élève brillant qu'il avait été au collège de Nantua.

En 1791, il commença à suivre, au Grand Hôtel-Dieu, les cours d'anatomie et de chirurgie que faisait Marc-Antoine Petit. Né en 1766, Marc-Antoine Petit avait été le premier chirurgien-major nommé au concours, en 1788. Après avoir passé deux années auprès de Desault à Paris, il était revenu prendre un service qui ne comportait pas moins de 400 lits et, à l'instar de

son maître, il avait institué un enseignement qui attira de nombreux élèves. Il est permis de penser que le jeune Bichat ne fut pas parmi les moins zélés et peut-être serait-il devenu major de l'Hôtel-Dieu si les événements rapides de ces années de révolution n'en avaient décidé autrement.

Le 29 mai 1793, la municipalité lyonnaise était renversée, le parti modéré écrasait le parti jacobin après une lutte sanglante qui coûta la vie à 800 combattants et dura de deux heures du soir jusqu'à la nuit. Bichat qui était sous les armes, fut renversé et tomba couvert de sang; on le crut gravement blessé et on s'empessa de le relever. Il n'avait aucun mal : c'était son chef de file qu'un boulet avait tué et qui était tombé en l'inondant de son sang (5).

Peu après, le parti de la Montagne faisait voter par la Convention l'arrestation de 33 députés girondins. Lyon refusa d'obéir aux décrets d'une assemblée mutilée et se déclara *en état de résistance à l'oppression*. En même temps, la municipalité provisoire lyonnaise commençait le procès des fauteurs de la guerre civile : Chalier, l'émule de Marat et Ryard de Beauvernois, commandant les forces jacobines. La Convention prit ces derniers sous sa protection, ordonna leur transfert à Paris pour y être jugés et décréta que les magistrats lyonnais répondraient sur leur tête de la sécurité des accusés. On passa outre et, le 16 juillet, Chalier montait sur l'échafaud; Ryard le suivit huit jours après (2).

La Convention se jugeant outragée par ce refus d'obéissance, décréta, le 12 juillet, sur un rapport de Couthon, que les députés en mission à l'armée des Alpes, devraient, avec une partie de cette armée, sous les ordres de Kellermann marcher contre Lyon pour soumettre cette ville rebelle.

Lyon se mit en état de défense. On envoya à Saint-Etienne une colonne de 2.000 hommes qui ramenèrent 10.000 fusils. Bichat, si l'on en croit son frère, faisait partie de l'expédition.

Mais il n'attendit pas le siège, qui commença le 7 août. Un décret du 23 juillet déclarait en effet que tous les citoyens qui ne sortiraient pas sous trois jours des villes rebelles seraient réputés émigrés.

Bichat venait d'arriver à Poncin lorsque parut le décret de la Convention qui mettait en réquisition les officiers de santé, pharmaciens et chirurgiens et médecins depuis dix-huit ans jusqu'à quarante. Le jeune étudiant fut expédié au milieu de fructidor à l'Armée des Alpes en qualité de chirurgien de troisième classe (*). Au bout de quelques jours, il fut renvoyé à Bourg qui était devenu le centre de ravitaillement de l'armée de Dubois-Grancé et dont l'hôpital avait été militarisé. Il y retrouva Récamier, sous-aide à l'Armée des Alpes, et tous deux donnèrent leurs soins aux blessés envoyés de Ville-Affranchie.

Bichat resta à Bourg un peu plus de six mois, comme

le prouve ce certificat que le Docteur Maurice Genty a retrouvé aux Archives du Ministère de la Guerre :

« Je soussigné chirurgien-major en chef de l'hôpital civil et militaire de Bourg chef-lieu du département de l'Ain certifie que le citoyen Xavier Bichat, élève en chirurgie, m'a été envoyé en cette qualité par les chirurgiens en chef de l'armée des Alpes et qu'il a travaillé dans ledit hôpital au traitement des militaires blessés envoyés du siège de Ville affranchie depuis le 17bre dernier (vieux stile) jusqu'au 1^{er} ventose, en foy de quoi je lui ay délivré le présent certificat pour lui servir ce que de raison.

« Bourg le 1^{er} ventose de l'an 2 de la république. »

BUGET,
chir. maj.

Le 28 ventôse, Bichat était licencié « vu la diminution des besoins » (*). Il revint alors, avec son frère chez ses parents. La famille Bichat, attachée à l'ancien régime et au clergé (un grand-oncle était chanoine, un oncle était jésuite) n'était pas dans le mouvement et fut en but aux vexations des sans-culottes. Le 30 germinal an II, Bichat reçut l'ordre de rejoindre le bataillon de première réquisition du district de Montferme

* Archives du Ministère de la Guerre.

« attendu qu'à l'époque de la première réquisition le dit Bichat avait plus de dix-huit ans et moins de vingt-cinq. » Mais le décret de la Convention du 1^{er} août 1793 avait mis à la disposition du ministre les officiers de santé âgés de dix-huit à quarante ans. Bichat put prouver, par une lettre du ministre de la guerre « qu'il avait satisfait aux articles du dit décret ».

Il n'en eut pas moins maille à partir avec les patriotes. Au moment où l'on organisait le bataillon, les deux frères Bichat ne paraissant pas, on les demanda à grands cris, et on tenait les propos les plus menaçants contre toute la famille. On alla chercher les deux fils. En arrivant, Bichat fut droit à un capitaine qui s'était montré des plus animés contre eux, et le souffleta devant tout le monde; aussitôt on se précipita sur lui en poussant des cris de mort; il se défendit longtemps comme un lion; heureusement quelques personnes honnêtes et ayant de l'influence l'arrachèrent des mains de ces furieux et on le conduisit en prison; il y resta jusqu'au lendemain, et dans la nuit on parvint à opérer une réconciliation et tout fut oublié.

C'est du moins ainsi que le frère de Bichat raconte l'aventure. Le Docteur Chéreau, se basant sur un des souvenirs restés longtemps vivaces à Poncin, prétend au contraire que c'est à la suite de cet incident que Bichat aurait fui Poncin pour gagner Paris (10).

CHAPITRE III

ÉLÈVE DE DESAULT

(1794-1795)

L'arrivée à Paris. — La médecine en l'an II. — Le service de Desault. — Soucis matériels et premiers espoirs. — La mort de Desault.

Or les lettres de Bichat qui ont été publiées (12) ne nous le montrent pas du tout préoccupé par le souci de fuir, tandis qu'au début de l'été 1794, il gagnait Paris. Au lieu de prendre la route directe de Dijon, il suivit celle qui côtoie la première chaîne du Jura et s'arrêta deux jours à Lons-le-Saunier chez une amie de ses parents, Mme Gay, où il fut comblé de « politesses et d'amitié ». A partir de Dijon, il eut beaucoup de peine à se procurer des subsistances qu'il fallait aller réclamer aux municipalités. Et le voyage dura plus longtemps qu'il ne l'avait escompté, sans autre incident cependant que la perte d'une ceinture oubliée dans une auberge.

A Paris, Bichat retrouva son oncle, sa tante et son cousin Buisson qui avaient quitté Lyon au moment du

siège. Il prit pension chez eux et trouva dans son cousin Buisson, étudiant en médecine comme lui, un précieux guide qui devint par la suite un collaborateur fidèle.

Au moment où Bichat arrivait à Paris, une ère nouvelle s'ouvrait pour la médecine; et, sur les ruines des vieilles institutions effondrées dans la tourmente révolutionnaire, se reconstituait un édifice plus conforme aux mœurs issues de la Révolution, plus en rapport avec l'état de la science et avec la soif de progrès qui tourmentait les jeunes générations.

Les universités, les sociétés savantes avaient été supprimées et si Fourcroy était à la veille de lire son rapport sur la réorganisation de l'enseignement de la médecine, aucun cours officiel n'existait encore et les étudiants qui voulaient s'instruire n'avaient d'autre ressource que de s'attacher à quelque maître des hôpitaux.

Desault était le plus en vue. Nommé en 1785 à l'Hôtel-Dieu, il y avait créé un enseignement jusqu'alors inexistant :

« Dès que Desault parut, dit Bichat, ce vaste abîme où allait auparavant se perdre la foule des malades, inutile à l'art et ignorée des artistes, devint un dépôt ouvert de toutes parts à l'observation et où l'instruction multipliée sous mille formes, attira ce grand nombre d'élèves que l'envie d'apprendre attachait depuis longtemps à Desault. L'enseignement de la chirurgie, alors réservé dans l'école, s'y traînait sur une suite de théories, plus souvent nées dans le cabinet qu'auprès du lit des

malades, moins fidèles images de la nature que fruits brillants de l'imagination. L'élève qu'elles avaient formé, habile à discourir, novice à pratiquer, n'avait pour se diriger dans le traitement des maladies qu'une expérience longtemps composée de ses fautes et de ses méprises. Desault conçut qu'il avait à suivre une route opposée, et que, pour être utiles, ses leçons devaient être moins un traité qu'une démonstration des maladies, une inspection raisonnée plutôt qu'un ensemble de préceptes... L'enseignement de l'Hôtel-Dieu fut dirigé d'après ces considérations. Il offrit la première clinique externe qui ait existé en France, et la mieux combinée qui ait encore été établie en Europe. Chaque description y était animée par la présence de l'objet décrit. Chaque opération y offrait aux yeux ce qu'ordinairement on ne présente, dans les cours, qu'à l'imagination ».

Quoique marié et ayant son appartement rue de la Harpe, Desault couchait régulièrement à l'Hôtel-Dieu, afin de pouvoir au besoin donner ses secours aux malades pendant la nuit. Toujours le premier à la visite du matin, il la terminait ordinairement à huit heures, pour passer à l'amphithéâtre où se réunissaient tous les élèves internes et externes :

« La séance s'ouvrait, dit Bichat, par une consultation publique et raisonnée, où n'étaient admis que les malades indigents du dehors. Le chirurgien en chef les interrogeait sur les causes, l'époque, les phénomènes de leur maladie; faisait remarquer l'analogie de ce qu'il

observait avec le récit du malade, et après avoir établi les indications curatives, indiquait les prescriptions convenables.

« Les élèves de l'hospice lisaient ensuite l'observation exacte et détaillée de tous les malades intéressants qui devaient sortir dans la journée et dont le pansement avait été confié à leurs soins. Chacune de ces observations était le résultat de notes prises chaque jour au lit du malade, et formaient, ajoutées les unes aux autres, un tableau précis des progrès de la maladie. En s'instruisant eux-mêmes, les élèves contribuaient ainsi à l'instruction de leurs camarades.

La troisième et la principale partie de la leçon était consacrée aux opérations. Chacune était précédée d'une dissertation sur l'état du malade, sur les suites probables de l'opération, sur les moyens de rendre les suites moins fâcheuses, sur le procédé opératoire.

« On transportait ensuite le malade à l'amphithéâtre où Desault l'opérait en présence de tous les élèves, aidé par les chirurgiens de la maison. Aux opérations succédaient des détails raisonnés donnés par le professeur, soit sur les maladies existantes dans l'hospice, soit sur la situation des malades opérés les jours précédents.

« L'ouverture des cadavres qu'exigeaient les progrès de l'art ou l'enseignement des élèves, formait un des derniers objets de la séance qui était terminée par une leçon dogmatique sur un point particulier de pathologie ».

Bichat suivit cet enseignement dès son arrivée à Paris, sans autre dessein, dit son cousin Buisson (7), que celui « de se perfectionner et d'aller ensuite dans les armées, où l'on trouvait avec l'occasion de pratiquer, plus de sûreté personnelle que dans tout autre séjour ».

Mais une circonstance fortuite qui se présenta devait décider de l'avenir de Bichat.

« C'était, dit Buisson, un usage établi dans l'école de Desault que certains élèves choisis se chargeassent de recueillir chacun à son tour la leçon publique, et de la rédiger en forme d'extrait. On lisait cet extrait le lendemain après la leçon du jour, et cette lecture authentique, présidée par le chirurgien en second, avoit le double avantage de représenter une seconde fois aux élèves les utiles préceptes dont ils devoient se pénétrer, et de suppléer à l'inattention assez ordinaire de la multitude dans une première leçon. Un jour où Desault avoit disserté long-temps sur la fracture de la clavicule, et avoit démontré l'utilité de son bandage en l'appliquant en même temps sur un malade, l'élève qui devoit recueillir ces détails se trouva absent. Bichat s'offrit pour le remplacer. La lecture de son extrait causa la plus vive sensation. La pureté de son style, la netteté et la précision de ses idées, l'exactitude scrupuleuse de son résumé annonçoient plutôt un professeur qu'un élève. Il fut écouté avec un silence extraordinaire, et sortit comblé d'éloges, couvert d'applaudissements réitérés... A peine Desault eut-il appris par le citoyen Maunoury, chirur-

gien en second, l'anecdote que je viens de raconter, qu'il fut impatient de connaître Bichat, et dès les premiers entretiens, il jugea avec tant de sagacité ce qu'il pouvoit devenir un jour, qu'il ne balança pas à lui offrir sa maison et à le traiter comme un fils, le destinant dès lors à lui succéder dans sa réputation. »

Cet incident modifia complètement les projets de Bichat qui songea alors à un autre avenir que celui de chirurgien aux armées.

« Je suis, écrit-il à ses parents, le 23 fructidor an II, décidément fixé à Paris pour bien longtemps, et placé à l'hôpital comme surnuméraire, j'aurai bientôt une place réelle. Je suis toujours où j'en étais, mais le départ prochain de quelques chirurgiens pour l'armée va amener mon tour que le citoyen Desault hâte le plus qu'il lui est possible. Peut-être même irai-je demeurer chez lui où j'aurais ma table et ma chambre; et alors je n'entrerais pas à l'hôpital. Je préférerais ce dernier parti, parce que l'employ qu'il veut me donner tourne entièrement à mon instruction, c'est de l'accompagner en ville dans toutes les opérations qu'il va y faire et de travailler sous lui sur les matières qu'il approfondit pour un ouvrage qu'il a en vue...

« J'ai été obligé d'acheter ces jours passés une trousse d'instruments qui me seront désormais indispensablement nécessaires. C'a été un objet de plus de 100 l., ce qui a diminué un peu ma petite somme. Mais

c'est une dépense qu'il aurait fallu faire tôt ou tard et à laquelle je ne serai pas obligé de revenir.

« ... Comme je passerai l'hiver et au delà à Paris, je joins à ma lettre une petite note des objets qui me sont nécessaires. Je vous prie d'en faire un paquet que vous renfermerez dans une caisse pour la mettre à la diligence à Bourg, et si vous voulez vous affranchirez le port. Comme il y aura plusieurs choses dont j'aurai besoin bientôt, veuillez avoir la bonté de me la faire passer dans le plus court délai, je serais bien aise de pouvoir la recevoir dans une quinzaine de jours. En l'arrangeant tout de suite je pourrais bien l'avoir à cette époque.

« ... Comme il est assez difficile d'avoir ici des souliers, mettez-en une paire dans mon paquet si Jentet peut le faire et qu'il ait ma mesure.

« P. S. — J'ai fait faire une anglaise de mon drap; avec les boutons, les garnitures et la façon, j'en ai été pour 30 l. Mon chapeau ne valant plus rien j'en ai acheté un aussi qui m'a coûté 27 l. »

Dans une autre lettre, datée du 10 vendémiaire an III, il demande des livres et quelque argent, en même temps qu'il explique ses dépenses à ses parents qu'il sait peu fortunés :

« Mon cher père,

« Je reçus hier soir votre lettre et je m'empresse d'y répondre comme vous me l'avez marqué. Les livres que

je vous demande sont la plupart scolastiques destinés à être portés souvent en différents endroits ; ceux d'anatomie à être ordinairement à l'amphithéâtre ; c'est pourquoi je ne puis raisonnablement les prendre dans la bibliothèque du citoyen Desault qui me fournit tous ceux dont je n'ai besoin que dans ma chambre. Quant au port, puisque celui de ma malle qui pesait près d'un quintal, n'a coûté que 28 l., celui-ci ne doit pas revenir bien cher. Je vous prie donc de les joindre à mon paquet. Je vous remercie bien de la montre que vous avez eu la complaisance de m'acheter, ainsy qu'à mon frère. Je crois qu'il n'y aura aucun danger de la mettre dans le paquet, et puisque vous voulez bien aussi me faire passer quelqu'argent, vous pourriez le mettre dans un des volumes confondu parmi les autres, et que vous m'indiqueriez dans votre lettre d'avis ; cela vous gêne sans doute, mais j'espère qu'après cette fois, je ne serai de quelque temps dans le cas de vous en demander.

« Je demeure habituellement depuis dix jours, chez un malade en ville que le Docteur Desault a opéré de la pierre. J'y mange, j'y couche et n'en sors que pour mes pansements et la leçon de l'hôpital ; du reste j'y ai tout le temps à moi, et je l'employ à travailler. J'y serai encore pour quelques jours, et je ne sais si cela me rapportera quelque chose.

« ... Ce que vous m'enverrez va bien vous gêner ; je le sens bien, mon cher père, mais croyez que pour moi je ne dépense que le strict nécessaire ; je n'ai d'ail-

leurs pas le temps de faire d'autres dépenses. Voici les principales que j'ai faites depuis mon arrivée :

Pour menus frais du cours de chirurgie	10 l.
Chapeau	28 l.
Façon, fourniture d'habit	30 l.
Trousse et quelques instruments	100 l.
Souliers	15 l.
Pour ma chambre (3 mois)	60 l.
Voyage et arrivée	80 l.
Etc. Etc. Etc.	

« J'ai appris chez mon oncle, ce que j'avais un peu négligé jusqu'ici, à mettre de l'ordre dans mes affaires, à avoir un livre de compte et à scavoir mes dépenses. Vous voyez que celles que j'ai faites étaient indispensables; je ne parle pas de celles plus minutieuses dont la somme n'est pas très considérable.

« Il paraît que vous n'avez pas reçu la lettre que je vous ai écrite dernièrement, depuis celle à laquelle vous répondez. Je vous priais de joindre à mes livres la *Pathologie* d'Hevin et quelques papiers de chirurgie qui sont dans le tiroir d'en haut de ma commode. Veuillez les joindre aussi à mon paquet. Je vous prie de bien y mettre tout ce que je vous demande par ma lettre, et de me l'envoyer le plutôt (*sic*) que vous pourrez. J'en ai un pressant besoin pour plusieurs articles. »

Trois semaines après, une autre lettre pour dire aux

siens qu'il habite chez Desault depuis le 10 vendémiaire :

« Je suis placé chez le citoyen Desault où j'ai ma table et mon logement, quoique toujours employé à l'hôpital. J'y ai tous les moyens possibles d'instruction, et vous devez penser que je ne les laisserai pas échapper ; cette place est infiniment préférable à celle que j'aurais eue à l'Hôtel-Dieu, et qui ne m'aurait procuré que le même bénéfice ; celle que j'y occupe maintenant n'est pas lucrative ; peut-être dans quelque temps pourra-t-elle le devenir.

« Comme l'occasion se trouve favorable, je rendrai ainsi pour mon compte 300 l. ; j'espère que de longtemps à présent je ne serai dans le cas de vous demander ; je pourrai gagner quelque chose en voyant des malades ; avec ce que vous m'enverrez d'habillement il me manquera très peu ; je ne serai pas dans le cas de faire de la dépense ; ainsy je ne vous seray nullement à charge. J'ai acheté des bas comme vous me l'aviez marqué ; ils sont en coton et m'ont coûté 12 l. la paire.

« Toutes les dépenses que j'ai été obligé de faire depuis mon arrivée ne m'ont pas laissé grand'chose de la somme que vous m'aviez donnée ; surtout lorsque j'ai eu payé à mon oncle ma pension, ça été sur le pied qu'il vous l'avait marqué ; j'en aurais le double partout ailleurs. »



Quelques semaines après cette lettre, le 14 frimaire an III, Desault était nommé professeur de clinique externe à l'Ecole de santé. Cette nomination ne put le consoler de la nouvelle organisation qui heurtait toutes ses idées; idolâtrant la chirurgie, n'aimant pas la médecine, il ne pouvait voir sans chagrin leur réunion et il en murmura hautement.

Depuis sa détention, en mai 1793, il avait conservé un fonds de tristesse qui s'augmentait avec les calamités publiques. La journée du 1^{er} prairial affecta profondément son âme. Dès ce moment, il ne fit plus que languir et tomba dans un abattement dont ses élèves furent alarmés.

Dans le courant de mai 1795, devant la situation la plus déplorable où se trouvait le fils de Louis XVI, les comités eurent recours à Desault. Ce dernier, après avoir examiné l'enfant ne dissimula pas aux commissaires qu'ils avaient trop tardé à l'envoyer auprès de lui; que l'état de dépérissement rendait la guérison presque impossible; il proposa de prendre sur le champ le parti de faire transporter le malade à la campagne.

Les comités ne prirent aucun parti sur ces propositions. Desault n'en continua pas moins ses visites au prisonnier; la dernière qu'il lui fit eut lieu le 30 mai. Le soir même, il était pris d'une fièvre intense. Une saignée au pied fut pratiquée, d'après l'avis de Chopart,

dans la crainte d'une inflammation au cerveau. Corvisart vint le lendemain et trouva son ami dans le délire; malgré tous les traitements : cordiaux, stimulants, vésicatoires largement étendus, la maladie fit de rapides progrès. Et Desault mourut le 13 prairial (1^{er} juin) 1795, à dix heures du soir, dans cet appartement du 18 « Enclos de la Raison » où Bichat devait mourir sept ans plus tard (33).

Mme Desault ne voulut pas que Bichat quitta la maison où il venait de passer près d'une année; son appartement resta celui de Bichat, qui put même, cinq ans après, en faire profiter son frère venu à Paris chercher une place dans les eaux et forêts.

Desault avait créé le *Journal de Chirurgie*; c'était la première feuille périodique consacrée principalement à la pathologie externe; elle reçut du public l'accueil le plus favorable. Paraissant tous les quinze jours, en une feuille in-8° de 32 pages, et ayant pris pour épigraphe cette maxime : *Occidit qui non servat*, son premier numéro porte la date : janvier 1791. Il comprend en tout 46 numéros, formant 4 volumes. Jusqu'au numéro de la deuxième quinzaine de septembre 1792, le journal est en propre l'œuvre de Desault; mais à cette époque la publication de la feuille fut interrompue et ne fut reprise qu'après la délivrance de Desault.

Bichat s'en vit confier la rédaction et donna au journal de son maître plusieurs articles, presque tous sans signature mais que l'on reconnaît aisément par la

forme et le style. Après la mort de Desault, la feuille vécut sous la direction principale de Xavier qui y donna plusieurs mémoires « tous puisés en partie dans les papiers laissés par le chirurgien de l'Hôtel-Dieu ». L'élève voulait ainsi que Desault mort revécût dans son œuvre et son premier soin fut de lui consacrer une notice historique dans le tome IV (p. 195).

CHAPITRE IV

VERS LA GLOIRE

(1795-1802)

La Société médicale d'émulation. — La Société philomatique. — La publication des Œuvres de Desault. — L'amphithéâtre de dissection de la rue des Carmes. — Le cours de physiologie. — Le Traité des membranes et les recherches sur la vie et la mort. — Bichat, candidat à la chaire d'anatomie. — Publication de l'Anatomie générale et de l'Anatomie descriptive. — Projets d'avenir. — Le Cours de Matière médicale. — Les derniers jours.

Bichat entrait à peine dans sa vingt-cinquième année lorsqu'il perdit son maître et ami. Le jeune homme évidemment n'avait pas encore trouvé sa voie, et jusqu'alors il ne s'était guère occupé que dans la pratique chirurgicale, et ne s'était pas lancé dans les grandes conceptions qui devaient à jamais l'illustrer.

La cessation brusque du *Journal de chirurgie* dit assez que Bichat, déjà mûri par la réflexion et de constantes études en anatomie, ne considérait pas la chirurgie

comme un champ suffisant. Il voulut attacher son nom à la fondation d'une société médicale et ce fut sous son inspiration que fut créée la *Société médicale d'Emulation*.

Réunie pour la première fois le 5 messidor an IV (23 juin 1796) dans un local de la Faculté de Médecine que lui avait libéralement accordé Thouret, alors directeur de la nouvelle Ecole de Santé, elle commença à fonctionner avec 69 membres et 50 membres correspondants, nationaux ou étrangers. Citons quelques noms ; tous ont leur place dans les annales de la science : Alibert, Bosquillon, Bretonneau, Cabanis, Desgenettes, Duméril, Dupuytren. Fourcroy, Larrey, Pinel, Portal, Thouret, Barthez, Brugnatelli, Girtanner, Hildebrand, Malcarne, Mascagni, Moscati, Scarpa, Spallanzani, etc. La société avait une sœur aînée d'un mois qui s'était baptisée du nom de *Société de santé de Paris* ; composée principalement des anciens docteurs régents de l'ancienne faculté, on pourrait l'appeler la société des vieux médecins ; la Société d'émulation représentait la génération moderne et se trouva composée surtout de jeunes avides de se communiquer leurs idées, d'établir entre eux un lien d'amitié.

Moins d'un an après sa fondation, la Société d'émulation publiait un volume de mémoires. Bichat anime de son souffle puissant cet ouvrage par un discours préliminaire qu'il ne signe pas mais dans lequel on ne peut que reconnaître son style.

C'est le cœur navré qu'au premier signal de la Révolution, il a vu le sanctuaire de la médecine ouvert à deux battants et la foule s'y précipitant, « nuée d'hommes inconnus dans les amphithéâtres et les écoles ». C'est avec bonheur qu'il a vu la commission d'instruction publique ne pas rester indifférente devant un tel chaos et créer les Ecoles de santé. C'est enfin avec enthousiasme qu'il a assisté au grand mouvement scientifique de la nouvelle école de Paris.

La fondation de la Société médicale d'émulation n'eut pas d'autre origine que la nécessité où l'on se trouvait de se réunir, de se grouper, de se communiquer mutuellement ses idées, ses aspirations, d'être enfin un centre d'émulation pour tous.

« Ainsi, écrit Bichat, s'est réalisé un pacte d'union entre ceux qui savent et qui désirent savoir ; ainsi s'est formée pour nous cette affiliation respectable qui doit éclairer notre jeunesse et notre inexpérience, en même temps qu'elle nous honore. Faut-il avouer ici que la modeste réunion de quelques jeunes amis des sciences effaroucha quelques graves personnages qui semblaient n'y soupçonner qu'une conjuration sourdement ourdie contre leurs principes surannés et la caducité de leurs doctrines ? Croira-t-on qu'il a fallu quelque courage à nos premiers fondateurs ? Mais nous reçûmes tous les traits de l'envie et de la malignité avec le sang-froid de la raison qui laisse au temps le soin de venger une critique inconsidérée. C'est aujourd'hui que nous appelons

nos censeurs à se mettre avec nous dans la balance du public qui nous jugera. »

Voici maintenant comment s'exprime Bichat relativement aux doctrines qu'il entend bien toujours professer et à la magnifique solidarité qui unit les connaissances humaines. Ce morceau écrit par un jeune homme de vingt-cinq ans mérite l'attention :

« Passionnés pour notre art, avides de connaissances et de vérités nouvelles, nous voudrions forcer toutes les connaissances humaines à payer un juste tribut à la médecine; ainsi nous aimons les belles-lettres parce qu'elles peuvent jeter quelques fleurs sur une science sublime et belle, dont une philosophie farouche n'a que trop souvent profané les charmes éternels; nous aimons les sciences mathématiques parce qu'elles forment l'esprit de méthode et d'analyse; nous aimons la morale, parce que sans elle on n'a de l'homme qu'une connaissance imparfaite, grossière et matérielle; nous aimons la physique parce que nous sommes nous-mêmes un élément du grand système du monde, et que sans elle nous serions condamnés à ne rien connaître de ce qui nous entoure et à nous ignorer nous-mêmes; nous aimons la chimie parce qu'elle oblige la nature à nous mettre dans la confidence de ses secrets et de ses plus profonds mystères; nous aimons l'histoire naturelle; en un mot nous aimons la philosophie universelle, parce que nous sommes convaincus qu'une théorie médicale sera d'autant plus sage et mieux établie qu'elle s'identifiera plus inti-

mement avec la science générale des rapports, dont la médecine pratique n'est que le corollaire ou l'application. Ainsi les sciences simplement appelées accessoires n'ont plus cette acceptation impropre dans notre langage; elles sont pour nous des sciences essentielles parce que la médecine en est tout ensemble le résultat et le complément. Cependant en les étudiant toutes, nous tâchons de nous soustraire à de funestes excès; nous savons que la chimie a fait des *paracelses*; nous nous souvenons que la physique a fait les *mécaniciens*; nous n'avons pas oublié combien les physiologistes ont forgé de romans; et si nous avons quelque idée juste de ce qu'on appelle sagesse en médecine nous profitons des fautes des autres en marchant invariablement sur la ligne de l'expérience et de l'observation ».

Cependant, à part ce magistral *Discours préliminaire*, ce tome des Mémoires de la Société d'Emulation ne contient aucun travail particulier de Bichat. Ce n'est que dans le deuxième volume qu'il se décide à prendre la plume. Ses premiers essais ont encore la chirurgie pour objet et on en trouvera la liste dans notre bibliographie.

Puis, brusquement, quittant une science peu appropriée à son génie généralisateur, il étonne le monde savant par un mémoire sur la membrane synoviale des articulations, par une dissertation sur les membranes, etc.

Et, toujours fidèle à la mémoire de Desault, il veut encore lui rendre un hommage public en faisant connaître les doctrines et la pratique de son maître. De là

les *Œuvres chirurgicales de Desault...* et le *Traité des maladies des voies urinaires par Desault*.



Le 23 messidor an VII, Bichat avait été nommé, sur un rapport élogieux d'Alibert, membre de la Société philomatique (43). Il s'y montra beaucoup moins zélé qu'à la Société d'émulation; les heures où se rassemblait la Société philomatique coïncidaient avec celles de ses cours d'anatomie. Bichat qui avait d'abord donné des leçons dans un local de la Commanderie de Saint-Jean-de-Latran, avait ouvert un amphithéâtre de dissection dans le ci-devant Collège de Lizieux, 18, rue des Carmes*.

Il avait là un local assez important :

« Les lieux consistent dans l'appartement du second étage dépendant du corps de logis du fond de la cour et sur la rue des Carmes, composée de huit pièces dont trois à cheminées. Le dit appartement ayant son entrée par l'escalier à gauche, plus une grande pièce au premier étage du même bâtiment ayant son entrée par l'escalier des latrines, et en outre les deux encoignures dans la petite cour qui seront clauses pour le dit citoyen Bichat, en laissant un large passage pour aller à la Sacristie de l'église.

« Le prix de la dite location est de *quatre cent vingt-*

* Démolie en avril 1858, lors de la percée de la rue des Ecoles, cette maison se trouvait à l'angle de la rue des Carmes et de la rue des Ecoles actuelles.

cinq francs par année, non compris la rétribution de la porte qui est le sous pour livre de la dite location.

« La location est faite en outre aux charges et conditions qui suivent : 1° de ne pouvoir faire entrer des cadavres par l'escalier du milieu, mais bien par l'escalier de gauche; 2° de tenir les lieux propres et netoyés de toutes immondices provenant des dissections, qui pourraient infecter les voisins en les laissant séjourner dans les lieux; 3° de faire nettoyer et laver les lieux de manière à ce qu'on ne s'aperçoive pas qu'il a existé un amphithéâtre de dissection; 4° de ne se servir de la cour que pour un passage seulement sans y rien déposer » (12).

De par ordre des administrateurs du Bureau central, Bichat devait faire inhumer au cimetière de Clamart les débris des corps et le gardien du cimetière lui en donnait reçu. En brumaire an VIII, il fut même autorisé « à se faire délivrer par le concierge du cimetière Catherine, près Clamart, quelques pièces anatomiques prises aux membres, à la tête, ainsi qu'à d'autres parties du corps des cadavres venans des hospices » (5).

Bientôt l'enseignement de l'anatomie ne suffisant plus à son activité, il ouvre un cours de physiologie et d'opérations. Cela entraîne quelques dépenses qui l'obligent à recourir encore à la bourse paternelle :

« ...A la fin de mon cours d'anatomie, j'en recommence un autre d'opérations comme il est d'usage ici chez les professeurs particuliers; il me faut pour cela

beaucoup d'instruments qui me manquent encore et que mes fonds ne me permettent pas de me procurer. Si donc vous pouvez m'envoyer une huitaine de louis, pour les acheter, ce serait pour moi une grande avance. Car sans cela il m'est impossible de rien entreprendre, ni de contribuer à mon avancement qui commence déjà à bien aller. Je sais combien vous êtes gênés par les pensions, mais ma mère m'a assuré que vous aviez eu une bonne récolte; et d'ailleurs j'espère bientôt être à même de vous les remettre; car, mon père, c'est déjà trop de vos charges pour y ajouter encore. Mon traitement suffit à mon entretien; d'un autre côté j'ai ma nourriture. Ainsy je puis toujours me dispenser d'augmenter tout ce que je vous ai déjà coûté.

« Ma mère m'a marqué que vous aviez envoyé mon frère à Chavannes pour y passer quelque temps. Il ne m'écrit point, et cependant il en a bien plus le temps que moi; mes cours, un ouvrage que bientôt je vais faire imprimer, m'excèdent d'occupations, et si parfois je retarde un peu de répondre, soyez sûr qu'il n'y a pas de ma faute. »

Et comme ses parents lui ont témoigné leur désir de le voir venir s'installer au pays, Bichat hésite, mais en fils soumis, se montre prêt cependant à suivre leur volonté, pourvu qu'on lui laisse encore quelque temps :

« Ma mère me mandait dans une de ses précédentes lettres que vous désireriez que je retournasse me fixer au pays. Je pourrais peut-être bien y exercer avec suc-

cès mon état; mais sur le point d'être un peu connu, et par conséquent de pouvoir pratiquer avec encore plus d'avantage ce serait me perdre entièrement que de ne pas passer ici encore quelque temps et vous ne voudriez pas, mon cher père, nuire à mon avancement. Si cependant vous le voulez, je partirai pour le pays; car dans quelques circonstances où je me trouve, vos volontés seront toujours pour moi des lois auxquelles je me soumettrai sans réserve. »

Comme il le dit dans sa lettre, il est sur le point de faire imprimer un ouvrage. Et cet ouvrage est le *Traité des Membranes*, qui est livré à l'impression dans le mois de janvier et de février 1800. Trois ou quatre mois après, les éditeurs Brosseau et Gabon recevaient le manuscrit des *Recherches sur la vie et la mort*.

Le 6 pluviôse an IX, Bichat était nommé médecin expectant à l'Hôtel-Dieu. Ce fut son premier et seul titre officiel, puisque la Faculté lui préféra Duméril. Mahon, professeur de médecine légale venait de mourir et Leclerc ayant demandé à permuter sa chaire d'anatomie contre celle de médecine légale, la première chaire se trouva vacante. Bichat posa sa candidature en adressant la lettre suivante aux professeurs de l'Ecole :

« Citoyens,

« Les mutations qui auront peut-être lieu dans votre école, à l'occasion de la mort du citoyen Mahon, peuvent

laisser vacante une chaire d'anatomie et de physiologie. Veuillez dans ce cas me mettre au rang de ceux qui se présentent pour l'occuper. J'enseigne l'anatomie depuis cinq ans. Divers mémoires isolés et un *Traité des Membranes* ont été publiés par moi. Je m'occupe d'un grand ouvrage d'anatomie, qui présentera peut-être une partie de cette science sous un rapport utile et nouveau, et qui est assez avancé dans l'impression pour que je vous propose de charger des commissaires de l'examiner.

« En physiologie, voilà ce que j'ai fait : depuis quatre ans je la professe avec l'anatomie; j'ai donné divers mémoires et un *Traité de la vie et de la mort*; depuis cette époque j'ai fait diverses expériences qui n'ont point été publiées, et dont je vous propose de soumettre les résultats à votre examen, si vous le jugez nécessaire à votre opinion sur moi.

Salut et respect,

Xav. BICHAT.

28 pluviôse an IX
à l'Ecole de médecine de Paris.

Dix-neuf candidats se présentaient à cette chaire : Barbier, Bichat, Deschamps, Duméril, Dupuytren, Girault, Jadelot, Larrey, Laumonier et Richerand. L'école devait présenter trois candidats sur lesquels portait le choix du ministre. Duméril fut présenté en première ligne, Bichat en seconde et Dupuytren en troisième. Et Duméril fut nommé professeur le 6 mars 1801.

Ainsi donc Bichat n'appartint pas à l'école de médecine et tandis que ses collaborateurs, son cousin Buisson, Esparron, Rozière se préparaient au doctorat, lui poursuivait ses recherches, groupant autour de lui une jeunesse avide de l'entendre.

En octobre 1801, paraissait l'*Anatomie générale**

* Composé page par page, au jour le jour si l'on en croit les souvenirs de Chaudé :

« L'éditeur de l'*Anatomie générale* avait pour apprenti un jeune garçon nommé Chaudé, spécialement chargé d'aller réclamer à Bichat sa copie feuillet à feuillet. On pourrait croire que notre anatomiste travaillait sans relâche et qu'il fournissait à l'imprimerie une copie régulière et abondante. Il n'en était rien : déjà miné par la maladie, il travaillait par intermittence et fréquentait assidûment les théâtres, en particulier le Palais-Royal et les Français. Sa chambre était petite, située au premier étage, encombrée de livres, d'ossements, de pièces anatomiques dont plusieurs lui servaient à ses études journalières. L'atmosphère était viciée par cet étrange assemblage, les reliefs du repas de la veille fraternisaient sur la même table avec les préparations myologiques...

« C'est dans cette chambre macabre qu'il habitait; c'est là que Chaudé venait de grand matin lui réclamer son manuscrit. Bichat dormait encore et ne se levait qu'en maugréant. Il était allé la veille applaudir l'acteur en vogue et il avait été tellement impressionné par le spectacle qu'il savait par cœur des tirades entières de la pièce entendue.

« — Es-tu quelquefois allé au théâtre, demandait-il à Chaudé?

« — Non, M. Bichat, répondait l'enfant.

« — Eh bien écoute.

« Et soudain, avant même d'avoir songé à terminer sa toilette, il se mettait à déclamer avec une verve et un entrain surprenant le rôle des principaux acteurs. L'enfant restait là, tout surpris d'entendre de si belles choses dans la bouche d'un homme chétif et malade, qu'on lui avait dit être un grand savant et qui vivait au milieu d'objets si extraordinaires...

« Cependant le temps s'écoulait; il fallait revenir à la réalité et se mettre à rédiger cette malheureuse copie que l'imprimeur attendait avec tant d'impatience. Bichat se mettait alors à la besogne; il écrivait sur des morceaux de papier de tout format, sur le dos d'une lettre, sur la marge de la gazette du jour,

et presque en même temps les trois premiers volumes de l'*Anatomie descriptive* dont il avait rédigé le troisième.

En cette année 1801, Bichat, surmené et déjà miné par la maladie, dut négliger quelque peu les siens, si l'on en juge par cette lettre qui, bien que non datée, est certainement de 1801 :

« Mon cher père,

« J'ai reçu vos deux lettres en même temps; j'y réponds à l'instant. J'avoue qu'il y a de la négligence de ma part à rester si longtemps sans vous écrire, mais croyez qu'il n'y a rien de plus, ma longue absence a pu vous faire croire que mes sentiments avaient changé; si vous me revoyez, vous serez à l'instant désabusé; je suis toujours ce que je n'ai jamais cessé d'être, un fils qui vous aime tendrement, qui sait tout ce qu'il vous doit, qui voudrait sans cesse vous en donner des preuves et dont l'unique peine dans la position actuelle est de vivre séparé de vous.

« Vous me croyez, mon cher père, très répandu dans la société, participant à tous les principes du jour,

d'une écriture fine et sans rature. Si Chaudé perdait patience et lui remontrait que son patron le gronderait sûrement pour sa longue absence :

« — Tiens, cela t'apprendra à patienter, disait-il, et il allongeait une taloche à l'enfant.

« De tels arguments convainquaient sans peine le jeune apprenti, qui attendait sans mot dire que M. Bichat voulut bien lui remettre les quelques feuillets qu'il venait d'écrire en toute hâte. Il les emportait tout frais encore, sans qu'ils eussent été relus » (4).

ayant pris un nouveau mode d'existence; toutes vos lettres du moins et celles de ma mère me le persuadent. Demandez à ceux qui me voient quel est mon genre de vie? retiré chez moi, allant à mon hôpital le matin et le soir; dans les intervalles à l'amphithéâtre où je donne mes leçons; voilà mes habitudes; elles étaient les miennes lorsque mon frère était à Paris, elles le sont encore plus aujourd'hui où j'ai deux fois plus affaire. Je suis de toutes les Sociétés savantes de Paris, de celles même qui ne s'occupent pas de médecine; je ne crois pas qu'il m'arrive d'y aller quatre fois par an; à peine en connais-je les membres; j'attache si peu de prix à ces titres dont tant d'autres sont si jaloux que je ne les prends pas même sur mes ouvrages comme vous le verrez. En un mot, je suis plus isolé que jamais des travaux du jour dont vous croyez que les principes me perdent; j'attache à la philosophie le prix que tous les bons esprits y mettent, et je suis aussi jaloux de ne passer pour philosophe, que j'ambitionne d'avoir la réputation de médecin distingué; au reste, mon cher père, je vous envoy mes ouvrages qui ont suivi le *Traité des membranes*; vous jugerez d'après l'espace de temps que j'ai mis à les faire et l'immense quantité d'expériences qu'ils exigent, si j'ai le temps de m'occuper d'autre chose que de mon état.

« Je vous ai donné ces détails, parce que depuis longtemps je vois que vous me croyez, ainsi que ma mère, entraîné dans des principes opposés aux vôtres,

qui ont toujours été les miens et qui ne cesseront jamais de l'être.

« Quelles que soient mes occupations, croyez, mon cher Père, que le bonheur de vous aimer, de vous savoir heureux, sera toujours le premier de mes besoins ; je ne m'en consolerais pas si je savais que vous puissiez avoir de moi une autre opinion, et si vous pensiez exactement ce que vous m'avez écrit, je vous avoue que votre lettre m'a bien peiné, vous ne m'auriez jamais écrit : *que plus vous m'aimez, plus je suis indifférent pour vous*. Mon cher Père, on peut aimer autant ses parents que moi, mais je ne crois pas qu'on peut les aimer plus.

« J'ai abandonné presque entièrement l'anatomie, comme je vous l'avais marqué ; j'ai encore cependant un amphithéâtre, mais mes prévôts en sont uniquement chargés. Ce sont même eux qui font les leçons de description. Je ne me suis conservé que la physiologie, mais en abandonnant cette branche d'instruction à laquelle je tiens encore un peu à cause de mon grand ouvrage dont je vous envoy les trois premiers volumes, et que je ne quitterai entièrement que quand il sera fini. J'en ai pris un autre non moins pénible. Je fais des cours de médecine théorique à mon amphithéâtre, et de plus le matin des leçons de pratique au lit du malade ; leçons que ma position me met à même de faire très avantageusement.

« Je suis déjà souvent appelé pour voir des malades en ville ; mais j'ai refusé jusqu'ici ; jeune encore, je veux,

en entrant en pratique, avoir une réputation telle, que je n'aie en débutant même que chez ceux qui me conviendront. Je ne crois pas qu'aucun médecin à Paris ait jamais commencé la pratique avec plus d'avantage que je la commencerai. D'ailleurs, c'est par motif d'intérêt autant que par vue de réputation; je ne serais payé à présent que comme les médecins ordinaires et je gagne autant à mon cours et dans mon cabinet. Dans trois ou quatre ans, je pourrai faire la loi, surtout ayant enseigné jusque-là la médecine pratique.

« Au milieu de tout cela je n'ai encore aucune place que celle de l'Hôtel-Dieu qui me rapporte peu, et tout ce que j'ai je ne le dois qu'à moi seul. Je monte en ce moment ma bibliothèque, qui me coûte beaucoup, mais qui m'est indispensablement nécessaire.

« Vous me demandiez quelques détails sur ma position actuelle; en voilà, mon cher Père, de bien suffisants pour vous montrer que je suis un peu excusable de rester quelque temps sans écrire; si j'ai quelques torts envers vous, mon cœur y est toujours étranger.

« Je vous prie de présenter mes respects à toute la famille et à nos connaissances; je réponds à M. Sappey*, son fils est guéri. »

Après avoir enseigné l'anatomie, la physiologie, tout en faisant des leçons cliniques, Bichat avait entrepris à l'Hôtel-Dieu l'essai des médicaments simples. Le 4

* Sappey, né à Cerdon, s'y installa comme médecin, et fut le père de l'anatomiste.

prairial an X, il commença un cours de matière médicale qui fut terminé le 18 messidor, c'est-à-dire quinze jours avant sa mort. Mérat l'avait suivi et ses notes ont été conservées*. Bichat adopte en thérapeutique une classification analogue à celle qu'il a suivi pour l'*Anatomie générale*; il considère les médicaments d'après leur action sur les différents systèmes. Mais ce premier cours non terminé, ne comporte que l'étude des médicaments du tube digestif.



C'eût été un miracle que le genre de vie de Bichat n'amenât pas une catastrophe. De santé moyenne**, il avait eu plusieurs fois, depuis la mort de Desault, des crachements de sang.

Le 8 juillet 1802, en descendant les marches de l'Hôtel-Dieu, il fit une chute suivie d'une syncope. Il rentra chez lui avec peine et passa la nuit assez tranquillement. Mais le 9 juillet un violent mal de tête se déclara; Bichat voulut cependant faire sa visite comme à l'ordinaire. Le soir, il se fit appliquer des sangsues derrière l'oreille.

* Bibliothèque de l'Académie de médecine, ms. 97.

** Voici son signalement d'après un état de service délivré par le Conseil de santé, le 19 prairial an VIII : taille 1 mètre 706 millimètres, cheveux et sourcils châtains, front large, nez moyen, yeux gris, bouche moyenne, menton rond, visage oval (Archives de la Guerre).

Le 10, il prit de l'émétique. Corvisart le vint voir. La confiance de Bichat eut été en Pinel qu'il considérait comme le plus grand médecin d'alors. Mais il vivait plus avec Corvisart qu'avec Pinel et Corvisart avait été l'ami intime de Desault. Comme il y avait incompatibilité d'humeur et de vues médicales entre Corvisart et Pinel, on ne pouvait invoquer leur concours. Bichat choisit Corvisart.

Pendant quelques jours la maladie fut stationnaire. Mais le 15, apparurent les mouvements convulsifs du côté de la face avec un délire où revenait sans cesse le nom de deux tragédiennes alors en renom. Le 17, Roux, Esparron et Mme Desault, qui ne quittait pas le malade, reprirent un peu espoir. Mais le 21, Bichat tomba dans un coma complet. Il expira le 22 à quatre heures et demie du matin.

L'autopsie montra qu'il avait succombé à une fièvre ataxique ; nous dirions aujourd'hui à une fièvre typhoïde.

Les funérailles de Bichat furent grandioses : quinze voitures couvertes de noir et suivies d'un nombre égal de voitures de remise pleines d'élèves de l'Hôtel-Dieu formaient le cortège que plus de six cents élèves accompagnaient.

Parti de la maison mortuaire, Cloître Notre-Dame, le cortège, après la présentation du corps à la métropole parisienne, se dirigea du côté du cimetière Sainte-Catherine où Girauld ,ami et collègue de Bichat, avait acheté un petit coin de terre. Parvenu au lieu du repos éternel,

il atteignit le mur est dudit cimetière, au pied duquel avait été creusé une fosse; et lorsque la bière eut été descendue, Roux et Lépreux prononcèrent l'éloge du jeune anatomiste qui venait de succomber à un âge où la vie scientifique commence à peine pour la plupart des hommes.

CHAPITRE V

L'APOTHEOSE

Honneurs rendus à Bichat après sa mort

Bichat a connu ce soleil des morts qu'est la gloire. Un mois après qu'il eut rendu le dernier soupir, Corvisart écrivait à Bonaparte, premier consul :

« Bichat vient de mourir à trente ans; il est tombé sur le champ de bataille qui veut aussi du courage, et qui compte bien des victimes; il a grandi la science médicale; nul à son âge n'a fait tant de choses et aussi bien... »

Et Bonaparte répondait ainsi en s'adressant au ministre de l'Intérieur (2 août 1802) :

« Je vous prie, citoyen ministre, de faire placer à l'Hôtel-Dieu un marbre dédié à la mémoire des citoyens Desault et Bichat, qui atteste la reconnaissance de leurs contemporains pour les services qu'ils ont rendus, l'un à la chirurgie française, dont il est le restaurateur, l'autre à la médecine qu'il a enrichie de plusieurs ouvrages utiles.

« Bichat eut agrandi le domaine de cette science si importante et si chère à l'humanité, si l'impitoyable mort ne l'eut frappé à trente ans... »

L'ordre du premier Consul fut exécuté : une plaque de marbre honorant le souvenir de Desault et de Bichat fut apposée à l'Hôtel-Dieu dans l'amphithéâtre où se faisaient les leçons cliniques. Elle y existait encore quand, vers 1875, on commença la démolition de l'antique hôpital. Depuis lors, qu'est-elle devenue ? A-t-elle été détruite ou bien gît-elle dans quelque obscur réduit, au milieu d'autres débris du temps passé ? Le Docteur Prieur s'était mis à sa recherche sans succès ; non seulement la plaque en question semble être définitivement perdue, mais encore il a été impossible d'en reconstituer l'inscription (34).

Le 3 septembre 1802, la Société d'émulation arrêta que le buste de son fondateur serait placé dans le lieu même de ses séances. Le 25 octobre de la même année, Hallé fait l'éloge de Bichat dans sa séance publique de l'Ecole de santé.

Le 1^{er} avril 1807, la Société médicale d'émulation fait graver une médaille* à l'effigie de Bichat. Comme on n'avait de lui qu'un buste et un médaillon en plâtre offrant très imparfaitement ses traits, un utilisa un por-

* En bronze et en argent, 28 mm. D'un côté, le buste à droite, sous lequel Gallé F. Au revers : le bâton d'Esculape. Inscr. Société médicale d'émulation de Paris. M.DCCC.VII. Cette médaille était donnée comme jeton de présence ou en prix aux lauréats de la Société.

trait de César Bichat qui ressemblait beaucoup à son frère Xavier.

En 1833, la Société d'émulation du Jura fit placer sur la façade de la maison où est né Bichat une plaque de marbre rappelant la date (d'ailleurs inexacte) de sa naissance.

En 1837, David d'Angers, chargé de faire le fronton du Panthéon représente Bichat qui succombe la tête couronnée de lauriers : il tient d'une main sa plume et de l'autre le manuscrit sur la vie et la mort.

Le 5 mai 1839, Lons-le-Saunier inaugure au centre de la cour de son hôpital un buste de Bichat dû au ciseau de Huguenin, et surmontant une fontaine en marbre.

Le 24 mars 1843, la ville de Bourg fait élever sur une de ses places une statue de Bichat par David d'Angers.

Et le 16 juillet 1857, la statue de Bichat était inaugurée dans la cour de cette Faculté à laquelle il n'avait jamais appartenu.

Le cimetière Sainte-Catherine avait été désigné, dès 1805, comme devant disparaître. Aussi, pour mieux garantir la sépulture de Bichat, Pariset y avait fait placer à ses frais une modeste pierre que Devilliers proposa à l'Académie de médecine, et sans succès d'ailleurs, de remplacer par un monument.

Lorsqu'il fut question d'affecter l'ancien cimetière Sainte-Catherine à une destination nouvelle, le Docteur Thierry demanda au Conseil général de la Seine une

concession perpétuelle au cimetière de l'Est pour y déposer les restes de Bichat. Cette concession venait d'être votée en février 1844, lorsque de nouveaux projets se firent jour. Le Conseil des hôpitaux, qui avait fait élever près du cimetière Sainte-Catherine l'amphithéâtre d'anatomie, voulut conserver dans cet établissement les ossements de Bichat. Une ordonnance royale du 8 novembre 1844 approuva ce projet; le plan du monument fut même dressé, mais ne reçut aucune exécution. Lorsque survint le Congrès médical de 1845 qui décida de rendre à Bichat un hommage solennel, Malgaigne demanda que Clamart fut dépossédé des restes de Bichat et que l'exécution de l'ordonnance primitive rendue par le roi fut poursuivie. Ce projet prévalut et le dimanche 16 novembre eut lieu l'exhumation des restes de Bichat. Rigal en rédigea le procès-verbal officiel; mais au soir de cette journée, Malgaigne avait eu soin de noter les péripéties de la scène du cimetière Sainte-Catherine. Son récit shakespearien, autrement vivant, autrement émouvant que le procès-verbal officiel a été publié récemment par MM. Ch. Lenormant et Maurice Genty (28).

CHAPITRE VI

L'ŒUVRE DE BICHAT

Bichat et son influence sur la science contemporaine. — L'œuvre biologique de Bichat. — Les chirurgiens sortis du « tablier de Bichat ». — L'influence de Bichat sur Schopenhauer et sur Auguste Comte.

Pour apprécier l'œuvre de Bichat, pour comprendre l'influence qu'elle eut sur l'origine et l'évolution des sciences biologiques, il faut l'étudier au triple point de vue de l'anatomie, de la physiologie, et aussi de la médecine et de la chirurgie. Et nous verrons qu'elle n'a pas été sans influence sur la philosophie du XIX^e siècle.

Le plus grand titre de gloire de Bichat, c'est son *Anatomie générale*. Mais les idées exposées dans ce livre étaient déjà en germe dans le *Traité des membranes*. L'homme qui avait rapproché tous les tissus membraneux, devait un jour étendre à tous les tissus organiques cette manière de voir.

Il avait du reste eu des précurseurs. Quelques au-

teurs avant lui, Morgagni, Fallope, Bordeu et surtout Pinel avaient déjà émis l'idée d'une parenté entre les tissus analogues. Pinel avait écrit, dans sa *Nosographie philosophique* :

« Ce ne sont point les simples positions des parties, mais les convenances de structure organique ou les fonctions de la vie qui doivent servir de guide; les phlegmasies seront donc divisées en différents ordres suivant qu'elles auront leur siège dans les membranes muqueuses, les membranes diaphanes, les glandes, les muscles et les téguments. Et qu'importe, par exemple, que la dure-mère, la plèvre, le péritoine résident dans différentes parties? Ne doivent-elles point être réunies dans le même ordre si elles éprouvent des lésions analogues dans l'état de plegmasie? »

Et en s'appuyant sur ces idées, Pinel divise les phlegmasies en cinq classes suivant qu'elles portent sur les muqueuses, les membranes diaphanes (séreuses), les tissus cellulaire ou glandulaire; le muscles et la peau.

Bichat n'ignorait pas les idées de Pinel; il les cite dans son ouvrage et loue leur auteur. Ce que celui-ci a fait en partie, en partant de la pathologie, il va la généraliser pour en renouveler l'anatomie.

« Le plan, écrit-il, dans la préface de l'*Anatomie générale*, consiste à considérer isolément et à présenter avec tous leurs attributs chacun des systèmes simples qui, par leurs combinaisons diverses, forment nos organes. La base de ce plan est anatomique, mais les détails

qu'il embrasse appartiennent aussi à la médecine et à la physiologie. »

Un peu plus loin, il nous renseigne sur la méthode qu'il a suivie pour mener à bien son étude analytique des tissus :

« Expériences sur les animaux vivants, essais avec divers réactifs sur les tissus organisés, dissections, ouvertures cadavériques, observation de l'homme en santé et en maladie : voilà les sources où j'ai puisé, ce sont celles de la nature. Je n'ai point négligé celles des auteurs, *de ceux surtout pour qui la science de l'économie animale a été une science de faits et d'expériences* ».

C'est donc bien la méthode expérimentale que Bichat a mis en œuvre. Cependant il n'a pas fait appel au microscope quoique celui-ci fut inventé de son temps. « Mais, dit Ranvier, en France, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, les microscopes étaient très défectueux ; c'étaient, passez-moi l'expression, des microscopes à puces... Bichat a eu mille fois raison de ne pas vouloir se servir d'instruments aussi imparfaits. »

Peut-être si Bichat n'était pas mort prématurément se serait-il servi plus tard du microscope qui devait révolutionner la science en permettant de pousser plus loin encore l'analyse et d'atteindre la véritable unité vivante : la cellule.

Quoiqu'il en soit, Bichat, grâce aux procédés énumérés plus haut, a décrit dans le corps humain, un

certain nombre de tissus simples qui, par leur combinaison, constituent tous nos organes. Ces tissus fondamentaux sont pour lui au nombre de 21 : 1° tissu cellulaire; 2° tissu nerveux de la vie animale; 3° tissu nerveux de la vie organique; 4° tissu artériel; 5° tissu veineux; 6° tissu des exhalants; 7° tissu des absorbants et de leurs glandes; 8° tissu osseux; 9° tissu médullaire; 10° tissu cartilagineux; 11° tissu fibreux; 12° tissu fibrocartilagineux; 13° tissu musculaire de la vie animale; 14° tissu musculaire de la vie organique; 15° tissu muqueux; 16° tissu séreux; 17° tissu synovial; 18° tissu glanduleux; 19° tissu dermoïde; 20° tissu épidermoïde; 21° tissu pileux.

On s'aperçut bientôt que parmi les vingt et un tissus élémentaires qu'avait décrits Bichat, il n'y en avait que fort peu qui soient simples et homogènes. On reconnut aussi que nombre d'entre eux, tels que les artères, les veines, les lymphatiques, les séreuses, les muqueuses, étaient formés de parties douées d'une structure différente et de propriétés vitales également différentes. Enfin si des tissus de même nature se trouvaient répartis dans deux ou trois classes distinctes, d'autres tels que le cristallin, la cornée, les ligaments jaunes ne figuraient pas dans la nomenclature. Richerand ajouta à la liste le tissu érectile; Cloquet le tissu élastique.

Peu à peu la classification de Bichat se trouva démembrée, et la tendance commune fut de la simplifier. Mais toutes ces tentatives demeurèrent infructueuses, car

ce n'étaient ni les apparences extérieures ni les réactions chimiques, ni même les fonctions physiologiques qui pouvaient permettre d'établir une classification précise des tissus. Celle-ci ne devait être possible que, si elle était basée sur la connaissance des parties constituantes de chacun des tissus, de ce que nous appelons aujourd'hui les *éléments anatomiques*. Le microscope seul était capable de montrer ces parties constituantes, de suivre leurs transformations et de distinguer leurs modes variés d'intrication.

Mais cette anatomie des tissus de Bichat était cependant un progrès considérable et elle devait apporter la lumière en physiologie et en anatomie pathologique.

Après avoir exposé ses idées générales dans son introduction, Bichat étudie successivement tous les tissus élémentaires. Il les décrit et envisage à tour de rôle leurs propriétés vitales et leurs propriétés de tissu. Il ne se contente pas de la description anatomique des parties, il signale, chemin faisant, les applications médicales qui découlent de ces idées nouvelles et il fait de fréquentes incursions dans le domaine de la physiologie et de l'anatomie pathologique.

« Puisque les maladies, écrit-il ne sont que des altérations des propriétés vitales, et que chaque tissu est différent des autres sous le rapport de ces propriétés, il est évident qu'il doit en différer aussi par ses maladies. Donc dans tout organe composé de différents tissus, l'un peut être malade, les autres restant intacts... Je

crois que plus on observera les maladies et plus on ouvrira de cadavres, plus on se convaincra de la nécessité de considérer les maladies locales non point sous le rapport des organes composés qu'elles ne frappent presque jamais en totalité, mais sous celui de leurs tissus divers qu'elles attaquent presque toujours isolément. »

Aussi à ses yeux l'anatomie pathologique doit-elle désormais se diviser en deux catégories se complétant l'une l'autre : il faut d'abord faire l'histoire des altérations communes à chaque système quel que soit l'organe où il entre; ensuite il convient de reprendre l'histoire des maladies propres à chaque région (tête, poitrine etc.). Cette deuxième catégorie admet à son tour deux sous-divisions : 1° étude des maladies qui peuvent affecter un organe en totalité, et non un seul de ses tissus; 2° détermination des caractères morbides particuliers de chaque tissu dans un organe donné.

On sait combien l'avenir devait donner raison à Bichat. Les progrès de l'histologie ont transformé en effet l'anatomie pathologique, et l'étude des lésions reculant de plus en plus ses bornes, a abouti à la pathologie cellulaire, degré ultime de cette analyse jadis amorcée par le génie de Bichat.



Le fondateur de l'histologie, le créateur de l'anatomie générale fut aussi un des instaurateurs de la physio-

logie moderne. C'est qu'il ne séparait point la notion de fonction de la notion de forme, plus biologiste ainsi que la plupart des savants du XIX^e siècle et précurseur en cela des histo-physiologistes contemporains.

On pourrait aisément dresser, dit Gley (22), la liste des données physiologiques qui résultent des découvertes ou des travaux de Bichat : l'influence du sang rouge sur la vie du cerveau, l'action du sang noir sur les diverses fonctions, fondement de nos connaissances sur l'asphyxie, l'indépendance fonctionnelle du cerveau et du cœur, le système nerveux sympathique considéré comme le système nerveux de la vie organique, l'action des nerfs vagues sur le poumon, etc. Une de ses plus belles expériences sur l'asphyxie, d'une simplicité qui n'a d'égale que sa force démonstrative, a mérité d'être conservée dans la science sous son nom, et l'on dira longtemps encore : l'expérience de Bichat. Mais c'est surtout par les idées générales qu'il a émises que Bichat a servi la physiologie.

Le grand obstacle qui s'opposa, dit Gley, jusqu'au début du XIX^e siècle, au développement de la physiologie ce fut la doctrine de la force vitale, cause immatérielle, insaisissable par conséquent, des phénomènes vitaux qui ne pouvaient être, dès lors, objet de science. En dépit du vitalisme Spallanzani, Hales, Haller et quelques autres s'étaient livrés à l'expérimentation sur les êtres vivants et avaient fait d'intéressantes découvertes. Il n'en est pas moins vrai que l'expérimentation

théorique, la seule féconde, paraissait impossible, appliquée aux animaux.

On connaît le début de l'*Anatomie générale* : « Il y a dans la nature deux classes d'êtres, deux classes de propriétés, deux classes de sciences. Les êtres sont organiques ou inorganiques, les propriétés sont vitales ou non vitales, les sciences sont physiques ou physiologiques ». Et l'on connaît aussi les premières lignes des *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* : « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort ». Bichat soutenait donc, comme Stahl, que les forces mécaniques et physiques sont en opposition avec les forces qui régissent les phénomènes vitaux. Mais il n'imagina pas, comme Stahl, une force vitale agissant avec intelligence dans cette lutte contre le monde extérieur, pour la conservation de l'organisme, et ne pouvant être distinguée par conséquent de « l'âme raisonnable ». Il n'accepta même pas la conception de l'Ecole de Montpellier, d'un principe vital distinct à la fois de l'âme et des forces physico-chimiques. Mais il comprit qu'on ne saurait chercher la cause des phénomènes qui se passent dans la matière vivante ailleurs que dans les propriétés de cette matière même. Alors il s'attacha à découvrir et à classer ces propriétés. « Est-il besoin de savoir, dit-il, ce que sont la lumière, l'oxygène, le calorique, etc., pour en étudier les phénomènes ? De même, ne peut-on, sans connaître le principe de la vie, analyser les propriétés des organes qu'elle anime ? ». De là tout

l'effort de Bichat pour rattacher les phénomènes vitaux à des propriétés particulières de la matière dans laquelle ils s'accomplissent. A la vérité, ajoute Gley, cette œuvre fut moins explicative que descriptive et les propriétés vitales de Bichat sont un nom plutôt qu'une raison des phénomènes.

Mais il est permis de penser que le progrès de sa pensée fut arrêté par l'idée, qui lui restait de la doctrine vitaliste, de l'antagonisme essentiel entre la vie et les forces physiques. Il exagérait l'instabilité des forces vitales en l'opposant à l'invariabilité des lois qui président aux forces physiques. C'est ainsi qu'il écrit : « On calcule le retour d'une comète, les résistances d'un fluide parcourant un canal inerte, la vitesse d'un projectile, etc.; mais calculer avec Borelli la force d'un muscle, avec Keil la vitesse du sang, avec Jurine, Lavoisier, la quantité d'air entrant dans le poumon, c'est bâtir sur un sable mouvant un édifice solide par lui-même, mais qui tombe bientôt faute de base assurée. »

Ainsi Bichat n'a pas vu toute la portée de la révolution qu'il préparait dans l'investigation physiologique. Il n'importe. Toujours est-il que grâce à l'analyse qu'il a faite des propriétés vitales, celles-ci ont cessé de paraître inaccessibles à la recherche scientifique. Désormais cette recherche va diminuer de jour en jour le nombre des phénomènes qu'on appelle vitaux; les actions accomplies dans les corps vivants seront peu à peu ramenées à des phénomènes physiques ou chimiques; le

fonctionnement des corps organisés deviendra de plus en plus intelligible. Telle est l'œuvre à laquelle, sous l'impulsion de Claude Bernard, de Berthelot, de Liebig et de ses continuateurs s'appliquera la physiologie du XIX^e siècle. Cette œuvre, c'est le travail analytique de Bichat qui l'a préparé.

A côté de cette idée maîtresse de la physiologie de Bichat, la distinction et l'analyse des propriétés vitales, se placent d'autres idées qui s'emparèrent aussi puissamment des esprits. C'est d'abord la théorie de la division de la vie en animale et organique et de l'indépendance relative de ces deux vies, conception qui a longtemps dominé toute la physiologie et qui subsiste encore en partie. C'est celle de la distinction des deux sensibilités animale et organique, dont la nature pourtant est la même, la différence n'étant que dans le mode, déterminée seulement par des différences d'excitabilité des organes. Et c'est aussi la loi du double mouvement de la vie organique, de composition et de décomposition de l'être vivant, idée que Claude Bernard développera plus tard avec tant de profondeur, et qui de nos jours est devenue la théorie des processus anaboliques et cataboliques. Et c'est la loi de la distribution inégale des forces dans les différentes parties de l'organisme, diminuées dans une partie quand elles sont accrues par ailleurs. Et celle de la perte successive des diverses fonctions amenant la mort totale, la mort de l'individu.



L'œuvre chirurgicale de Bichat n'est pas moins grande que celle qu'il a accomplie dans le domaine de l'anatomie et de la physiologie. Sous la direction de Desault d'abord, puis continuant seul la route, il parcourt les divers points de la chirurgie, montrant par les observations dont il les éclaira, que s'il eût poursuivi cette carrière, il n'eût pas manqué de s'y illustrer.

Il a publié plusieurs mémoires de chirurgie dans les Mémoires de la Société médicale d'Emulation et nombreuses sont les conceptions originales relatives à la chirurgie qui terminent chacun des chapitres de son *Anatomie descriptive*.

Le clair cerveau de Bichat actionnait une main d'une habileté remarquable : ses leçons de médecine opératoire étaient des plus suivies.

Bichat ne fut pas seulement chirurgien, il fut encore pour ainsi dire le créateur de l'anatomie chirurgicale. Dans son Discours préliminaire du *Traité d'Anatomie descriptive*, il la défendit :

« C'est des rapports des organes les uns avec les autres, que se compose spécialement l'anatomie chirurgicale; tout y est presque donné aux attributs de fonction, de figure, de grandeur, de direction. Le chirurgien, dans la connaissance de nos parties, cherche avant tout un guide à l'instrument qui doit les diviser. L'exposé de ces rapports est constamment conservé dans mes des-

criptions, il constitue vraiment l'anatomie chirurgicale. »

(Et chacun des chapitres de l'anatomie descriptive est suivi de considérations appliquées à la pathologie tant médicale que chirurgicale.

C'est ainsi, dit Poirier, que Bichat montra la voie aux auteurs qui, depuis, comme Blandin, Velpeau, Malgaigne, Richet, Tillaux portèrent à un si haut degré d'illustration cette branche très française de l'anatomie humaine. Du « tablier de Bichat » (16) est sortie toute une lignée de grands anatomistes et de grands chirurgiens.



Nous laisserons de côté la philosophie de Bichat ; cette étude, qui a d'ailleurs été l'objet d'un important travail d'A. Arène (1), sortirait du cadre que nous nous sommes tracé. Malgré une éducation étroitement religieuse, le souffle libérateur de la Révolution avait inculqué à Bichat l'esprit de libre examen, et c'est bien véritablement en matérialiste, dans le sens physiologique du mot, qu'il a pensé, qu'il a conçu ses théories et qu'il a écrit ses ouvrages. Teintées de vitalisme, ses conceptions ne laissent cependant aucune place à l'intervention de l'âme. Aussi conçoit-on sans peine que les écrits de Bichat aient eu sur la philosophie moderne un retentissement considérable : assurément l'illustre anatomiste n'avait point prévu que ses doctrines pourraient avoir

de telles conséquences et qu'il serait l'inspirateur de deux des plus grands philosophes du XIX^e siècle.

Schopenhauer, que l'on appelle communément le philosophe du pessimisme, mérite bien plus encore d'être envisagé comme l'élève direct de Bichat (25). Il ne demande rien à la métaphysique; il ne s'inquiète pas de savoir d'où vient le monde, pour quelle cause il existe, ni quel est son devoir : il recherche simplement quelle en est l'essence et, pour arriver à cette fin, fait appel à la seule expérience, à l'exclusion de toute théologie. Réduit à ces traits essentiels, le système de Schopenhauer n'est rien autre chose que la doctrine de Bichat transportée dans le domaine de la spéculation physique. Le philosophe allemand le reconnaît d'ailleurs de bonne grâce et déclare que sa philosophie dérive en droite ligne de la physiologie de Bichat (38).

« Bichat donne pour base à ses explications le contraste de la vie organique et de la vie animale, qui répond à ma distinction entre la volonté et l'intellect. Tout ce que j'attribue à la volonté proprement dite, il le met au compte de la vie organique, et ce que je regarde comme intellect est chez lui vie animale; cette dernière a son siège circonscrit dans le cerveau et ses dépendances; l'autre au contraire est répandue dans tout l'organisme.

« Le contraste fondamental où il fait voir ces deux vies en regard l'une de l'autre répond au contraste que présente ma doctrine entre la volonté et l'intellect.

Pour l'établir, il part en sa qualité d'anatomiste et de physiologiste, de l'objectif, c'est-à-dire de la conscience d'autre chose; en ma qualité de philosophe, je pars du subjectif, de la conscience de soi, et c'est un plaisir de voir comme telles les deux voies dans un duo, nous nous harmonisons, bien que chacun émette des sons particuliers. »

Dans un autre passage le philosophe allemand fait encore l'éloge de Bichat :

« Bichat a vécu trente ans, il est mort, il y aura bientôt soixante ans, et toute l'Europe honore son nom et lit ses ouvrages. Sur cinquante millions de bipèdes on aurait peine à rencontrer une tête pensante telle que Bichat. Assurément, depuis ses travaux, la physiologie a fait des progrès, mais sans le secours des Allemands, et grâce uniquement à Magendie, Flourens, Ch. Bell et Marschal Hall; pourtant ces progrès n'ont pas été tels que Bichat et Cabanis en paraissent vieillis et tous les noms que je viens de citer s'inclinent quand on prononce le nom de Bichat. »

Et il se proclame si résolument le disciple de ce dernier qu'il ne permet à ses propres élèves de disserter de philosophie et de psychologie qu'après avoir lu et médité les œuvres de Cabanis et de Bichat.

De son côté, Auguste Comte (11) attribue à Bichat une influence prépondérante sur la marche de la science. Il constate, que les travaux de Daubenton, de Vicq-d'Azyr ne pouvaient entièrement suffire

« à imprimer à la biologie statique son vrai caractère définitif, sans avoir été d'abord complétée et régularisée d'après une autre grande notion de philosophie biologique, due au génie de notre immortel Bichat. On conçoit que j'ai ici en vue cette pensée capitale de la décomposition générale de l'organisme en ses divers tissus élémentaires, dont la haute portée philosophique ne me semble pas encore dignement appréciée.

« ...J'ai toujours profondément admiré avec quelle énergique supériorité intrinsèque l'intelligence de Bichat, si puissamment rappelée, par la nature de son éducation, et par l'origine même de cette grande pensée, vers la considération exclusive des applications pathologiques, avait su néanmoins se maintenir constamment au vrai point de vue général de la biologie spéculative, sans qu'un tel essor fut aucunement soutenu par la salutaire influence de l'anatomie comparative. Son travail a même essentiellement consisté, sous le point de vue philosophique, à rattacher rationnellement à l'état normal une notion primitivement déduite de l'état pathologique, en vertu probablement de cette réflexion naturelle que, si les divers tissus d'un même organe peuvent être isolément malades et chacun à sa manière, cela seul doit indiquer que dans l'état sain, ils offrent nécessairement des modes d'existence distincts, dont la vie de l'organe est réellement composée. L'ensemble du traité de Bichat a pour objet essentiel d'établir *a posteriori* le développement le plus satisfaisant de ce principe évident, jusqu'alors entiè-

rement inaperçu, et désormais inébranlable. On doit seulement regretter, à cet égard, que Bichat, en créant si glorieusement ce nouvel aspect fondamental de la science anatomique, ne l'ait point caractérisé par un titre plus expressif que celui qu'il a choisi, et dont une telle autorité tend à interdire la rectification usuelle; la dénomination d'anatomie *abstraite* ou *élémentaire* serait certainement plus convenable que le nom d'anatomie *générale*, pour marquer le véritable esprit qui distingue cette considération statique de l'organisme et pour indiquer en même temps sa vraie relation avec les autres points de vue anatomiques ».

En somme, A. Comte considère que la théorie de Bichat, fondateur de l'anatomie générale, créateur de la science des tissus, représente un progrès sur les autres théories; elle repose sur une base positive, car elle considère les phénomènes vitaux comme résultant des propriétés, des activités particulières des tissus, mais elle a le tort de poser en principe que les propriétés vitales des corps organisés sont absolument opposés aux propriétés des corps inorganiques. Bichat, ajoute Comte, ne mérite pas moins l'éloge pour avoir prouvé l'influence prépondérante de l'étude des tissus et montré que l'anatomiste ne doit pas se borner à l'étude exclusive des appareils. Mais l'étude des tissus n'est qu'une étude préliminaire « car les tissus isolément envisagés, n'ont qu'une existence abstraite dont l'examen des organes et des appareils peut seule fixer le véritable sens ». En

revanche, Comte reproche à Cuvier « d'avoir, nonobstant l'influence du grand Bichat, continué à s'occuper, en anatomie comparée de l'étude exclusive des appareils », sans jamais comprendre l'importance de l'étude des tissus.

Auguste Comte réserve à Bichat les honneurs spéciaux dans les cérémonies du culte de l'humanité. Il avait divisé l'année en treize mois, portant chacun le nom d'un grand homme, et chaque mois en vingt-huit jours, consacrés à la gloire d'autres savants. Le treizième mois est celui de Bichat pendant lequel on honore Harvey, Boerhaave, Stahl, Morgagni, Broussais, Barthéz et Gall, comme dans le mois d'Archimède, on honore Hippocrate, Celse, Galien, Avicenne, Averrhoès.

Et dans la bibliothèque du prolétaire du XIX^e siècle, parmi les trente volumes de science qu'elle doit comporter, Comte fait figurer l'*Anatomie générale* et le *Traité sur la vie et la mort**. Et il déplore qu'« aucune manifestation solennelle ne soit venue offrir à la postérité, au sujet de Bichat, la digne imitation des nobles regrets qui ont tant honoré l'Académie française à l'égard de Molière ».

Auguste Comte, en réalité n'a pas assez vécu pour assister à tous les hommages rendus à Bichat. La célé-

* Les disciples de Comte, fidèles à l'enseignement du maître, ont fait réimprimer ces deux ouvrages dans la **Bibliothèque positiviste**.

bration du centenaire de sa mort en 1902 a été la plus significative de ces manifestations et la plus légitime.

C'est que, comme le dit R. Blanchard, « Bichat est l'une des gloires les plus pures et les plus resplendissantes de la médecine française. L'impulsion vigoureuse qu'il a imprimée à la marche de la science a été le promoteur de tous les progrès splendides réalisés par la biologie depuis un siècle : Laennec, Claude Bernard, Pasteur, tous les noms les plus illustres de la médecine se rattachant directement à lui; il a été le levier qui a secoué le vieux monde scientifique endormi dans les ténèbres; il a été le rayon qui a percé les nuages; il a été l'étincelle qui a définitivement allumé le flambeau de la science biologique ».

CONCLUSIONS

Une véritable révolution s'est faite dans le domaine des sciences biologiques au XIX^e siècle. Mais elle n'a été possible que grâce aux conceptions géniales de Bichat qui a ouvert et montré la route à suivre. Si ses œuvres imprimèrent aux recherches une profonde et puissante impulsion, elles témoignent aussi de sa grande supériorité sur les biologistes de son temps et sur tous les penseurs qui avant lui avaient fait porter leurs efforts vers la solution des importants problèmes de structure et de fonction.

Vu le Doyen,
BALTHAZARD.

Vu le Président,
CH. LENORMANT.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

I. — L'ŒUVRE DE BICHAT

Notice historique sur Desault. (*Journ. de chir. de Desault*, tome IV, 1795) et Œuvres chirurgicales de Desault (t. I).

Description d'un nouveau trépan. (*Mémoires de la Société d'émulation*, II, p. 227, an VII).

Mémoire sur la fracture de l'extrémité supérieure de la clavicule (*Ibid.*, p. 309).

Description d'un procédé nouveau pour la ligature des polypes (*Ibid.*, p. 329).

Mémoire sur la membrane synoviale des articulations (*Ibid.*, p. 350).

Dissertation sur les membranes et sur leurs rapports généraux d'organisation (*Ibid.*, p. 371).

Mémoire sur les rapports qui existent entre les organes à forme symétrique et ceux à forme irrégulière (*Ibid.*, p. 477).

Traité des membranes en général et des diverses membranes en particulier (In-8°. Paris, 1800; 2^e édition en 1802; 3^e en 1816. Ces deux éditions par Husson; une 4^e en 1827 avec notes de Magendie).

Recherches physiologiques sur la vie et la mort (In-8°. Paris, 1800; 2^e éd., 1805; éd. en 1824, avec notes

de Bardinat; éd. en 1829, avec notes de Magendie; éd. en 1851, avec notes de Cerise).

Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine (2 vol. Paris, 1801; 2^e éd., 1912; éd. en 1819, avec notes de Maingault; éd. en 4 vol., 1821, avec notes de Béclard; éd. en 1834, avec notes de Serres).

Traité d'anatomie descriptive (6 vol. in-8°. Paris, 1801-1803. Bichat n'a écrit que le commencement du 3^e vol.; le 1^{er} et le 5^e sont de Roux; le 2^e et le 4^e de Buisson; 2^e éd., par Roux, tome I seul paru).

II. — A CONSULTER SUR BICHAT

1. Arène (A). — Essai sur la philosophie de Xavier Bichat (*Arch. d'anthrop. crim. et de méd. légale*, oct., nov. 1911).
2. Audry (J.). — L'Hôpital militaire et l'Antiquaille pendant le siège de Lyon (*Lyon-médical*, 1^{er} novembre 1925).
3. Blanchard (R.). — Sur la tombe de Bichat (*Bul. Soc. franç. d'histoire de la médecine*, 1902, p. 261).
4. Blanchard (R.). — Devant la maison de Bichat (*Id.*, p. 269).
5. Blanchard (R.). — Documents inédits concernant Xavier Bichat (*Id.*, p. 309).
6. Bourdon. — Illustres médecins et naturalites des temps modernes (1844, in-12).
7. Buisson. — Précis historique sur Marie-François-Xavier Bichat. (Notice placée en tête du t. III de l'*Anatomie descriptive*, an XI, et à la fin de l'ouvrage : *De la division la plus naturelle des phénomènes physiologiques considérés chez l'homme*, 1802, in-8°, 344 pp.).

8. Callamand (E.). — Les descendants de Bichat. (*Chronique médicale*, 1^{er} juillet 1906).
9. Cartaz (A.). — Les médecins bressans (Paris, Masson, 1902, in-8°, 268 pp.).
10. Chéreau. — Notes sur Xavier Bichat (*Gaz. hebd. de méd. et de chirurgie*, 1883).
11. Comte (A.). — Cours de philosophie positive (t. III, 6 vol., Paris, 1830-1842).
12. Conche. — Sept lettres inédites de Bichat (avec fac-similé) (*Lyon-médical*, 21 septembre 1902).
13. Coquerelle. — Xavier Bichat (1771-1802). Ses ancêtres et ses arrière-neveux, d'après les archives paroissiales de Poncin (Ain) avec reconstitution de la généalogie des Bichat. Enumération de tous les membres de la famille et indication précise de leur degré de parenté respectif. Les Bichat de Thoirrette et de Poncin. La maison natale et la maison mortuaire de Xavier Bichat (Enquête rétrospective). Sa vie, ses travaux, son apothéose (Paris, Maloine, 1902, gr. in-8°, 268 pp. Cet ouvrage contient tous les discours prononcés aux diverses cérémonies organisées en l'honneur de Bichat).
14. Drivon (J.). — Les anciens hôpitaux de Lyon (*Lyon médical*, 10 juil., 10 août, 15 septembre, 10 octobre 1923).
15. Fiessinger (C.). — F. X. Bichat (1771-1802) (*La Médecine moderne*, 17 août 1898).
16. Flaubert. — Madame Bovary (p. 441, éd. Conard).
17. Flaubert. — Correspondance (6^e série, p. 307, éd. Conard).
18. Genty (Maurice). — Bichat jurassien (*La France médicale*, 10 juillet 1906).

19. Genty (Maurice). — Bichat étudiant (*Lyon universitaire*, 14 sept. 1906).
20. Genty (Maurice). — La maison natale de Bichat (*Progrès médical*, 20 sept. 1913).
21. Genty (Maurice). — Au pays de Bichat (*Progrès médical*, Supplément illustré, n° 10, 1926).
22. Gley (E.). — Xavier Bichat et son œuvre biologique (*Bul. Soc. franç. Histoire de la médecine*, 1902, p. 285).
23. Gottstein. — Frantz Xaver Bichat's hist. Bed (*Zeis. f. klin. med.*, pp. 241-255, 1857).
24. Husson. — Notice historique sur Bichat (placée en tête de la nouvelle édition du *Traité des membranes*, 1802).
25. Janet (P.). — Schopenhauer et la physiologie française : Cabanis et Bichat (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mai 1880).
- 25 bis. Knox. — Bichat (*Lancet*, 1854, pp. 393-396).
26. Launois (P. E.). — Les pères de la biologie (Paris, Naud, s. d., in-8°, 168 pp.).
27. Lenormant (Ch.). — Récamier (*Progrès médical*, Supplément illustré, n° 10, 1924).
28. Lenormant (Ch.) et Genty (Maurice). — L'exhumation de Bichat racontée par Malgaigne (*Progrès médical*, supplément illustré, n° 2, 1929).
29. Levacher de la Feutrie. Eloge de Bichat (*Mémoires de la Société d'émulation*, t. V, p. 27, 1803).
30. Marchal de Calvi. — Bichat nullement vitaliste (*Union médicale*, 1860, pp. 145-164, 180).
31. Miquel. — Eloge de Bichat (*Revue médicale française et étrangère*, 1823, t. X, p. 266).
32. Poirier (P.). — Bichat chirurgien (*Bul. Soc. franç. Histoire de la médecine*, 1902, p. 280).

33. Prat (J.). — Un chirurgien au XVIII^e siècle. J. P. Desault (1738-1795) (Thèse de Paris, 1929, Vigné, édit.).
34. Prieur (A.). — La maison où est mort Bichat (*Bul. Soc. franç. Histoire de la médecine*, 1902, p. 214).
35. Prieur (A.). — Xavier Bichat et l'histoire (*Id.*, p. 293).
36. Roux. — Boyer et Bichat (*Union méd.*, 1851, pp. 525-532).
37. Saucerotte. — Etude sur Bichat (Nancy, 1853, *Mémoires de l'Académie Stanislas*).
38. Schopenhauer. — Le Monde comme représentation et comme volonté (trad. Burdeau, t. II, p. 76).
39. Sue. — Eloge historique de Bichat (Paris, 1803).
40. Tattet (E.). — Journal d'un chirurgien de la Grande Armée (L. V. Lagneau) 1803-1815 (Paris, 1913, in-8°, 328 pp.).
41. Tillaux. — Xavier Bichat et son influence sur la science contemporaine (*Bul. de la Soc. franç. d'Histoire de la Médecine*, 1902, p. 277).
42. Triaire (P.). — Récamier et ses contemporains (1774-1852) (Paris, Baillière, 1899, in-8°, 472 pp.).
43. Wickersheimer (E.). — Bichat à la Société philomatique (*Bul. de la soc. franç. histoire de la médecine*, pp. 309-314).



LES IMPRIMERIES ASSOCIÉES
36, RUE GODOT-DE-MAUROY
PARIS-IX^e



